Otto HILTBRUNNER, *Bibliographie zur lateinischen Wortforschung*. Band 3 : *Atrox-causa* : Bern/Stuttgart, Francke, 1988, 310 pages.

L'ouvrage avance rapidement et s'améliore constamment dans sa présentation et dans sa méthode ; l'information est bien à jour et très riche (444 numéros pour *auctoritas* !) et parfaitement dominée dans la synthèse limpide et dense qui termine chaque article. Le choix des termes est inévitable et privilégie le vocabulaire intellectuel, littéraire et politique ; il y a donc des absents dans le vocabulaire concret : *balbus* et *brutus*, *cancer* et *canis*, etc. En revanche les mots-clefs sont traités de façon très fouillée : le groupe d'*auarus* et d'*auaritia*, celui d'*auctor*, *auctoritas*, *augur*, *auxilium* (sans *augeo* ni *augustus*), ou encore *bene* et *bonus*, *cado* et *caducus*, *cano* et *carmen*, *caritas*, *causa*. La doctrine est très enrichissante et très sûre. On pourrait certainement alléger la bibliographie en évitant les répétitions à propos des termes solidaires, en abrégeant la mention des manuels connus (*ERNOUT et THOMAS* !) et en supprimant les références occasionnelles qui n'apportent rien. Le lecteur est évidemment impatient d'aller plus avant dans le lexique latin et de gagner un peu d'espace sur ses rayonnages ; en tout cas la place de cet indispensable outil de travail y est réservée d'office. Çà et là chacun peut ajouter quelques références : le *Donat* de L. Holtz, opportunément cité à propos de *auctor* (mais moins opportunément pour *bellum* !), s'imposait en tête de *barbarismus* ; le livre de DAUGE sur le *Barbare* (Latomus, 1981) n'est pas mentionné ; les pages de DUMÉZIL sur *augur* (*Idées romaines*, 1969, p. 79-102) restent importantes.

Pierre FLOBERT.

Histoire des textes.

Gernot Rudol WIELAND, *The latin glosses on Arator and Prudentius*, in Cambridge Univ. Libr. ms GG 5, 35 (Pontifical Institute of mediaeval Studies) : Toronto, 1982, X et 286 p.

G. R. WIELAND s'est proposé de décrire et d'analyser dans cet ouvrage les gloses que porte le manuscrit GG 5, 35 de la Bibliothèque Universitaire de Cambridge ; non pas tout le manuscrit, mais seulement (si l'on peut dire) deux de ses textes : les poèmes d'Arator, *De act. apost.*, et de Prudence *Psychom.* Cela représente tout de même 20 000 gloses dont l'étude est menée avec une extrême minutie, mais aussi avec une grande hauteur de vues, et — mérite appréciable en la matière — dans un style clair et alerte. Rien ne manque à la satisfaction du lecteur érudit : précision des références, prudence dans les appréciations, richesse de la bibliographie ; le tout couronné par un imposant dictionnaire des gloses lexicales (p. 200 à 271). Les « fonctions » des gloses sont très bien analysées : elles peuvent être « prosodiques » indiquant la place de l'accent (au passage, controverse sur l'accentuation des mots suivis de *-que*) ; les plus nombreuses sont « lexicales », visant à éclairer un terme par la mention d'un synonyme (ou quasi-synonyme, ou antonyme nié). Parfois elles atteignent la dimension de la paraphrase (p. 42 sq.). Nombreuses sont les gloses à finalité « grammaticale », qui précisent la partie du discours par exemple. Un curieux procédé — qui n'est d'ailleurs pas sans fondement chez Donat et Priscien — est l'utilisation de prépositions pour distinguer les cas : *ab*, *cum*, *in*, etc..., pour l'ablatif. Ainsi les glossateurs aidaient-ils des locuteurs de vieil anglais à identifier en latin des formes casuelles non existantes chez eux ; de même l'usage de O pour signaler un vocatif. (On songe au passage que ces pratiques doivent rendre très circonspects les éditeurs modernes, la préposition-glose pouvant glisser dans le texte lui-même, quand le rythme ne s'y oppose pas). Le pronom relatif appelle lui aussi de nombreuses gloses, vu la souplesse déroutante

de ses constructions en latin. Les gloses « syntactiques », fondées sur une sorte de code, remédient aux disjonctions dans l'ordre des mots, ou bien servent à identifier le locuteur. Les « *commentary glosses* » éclairent les figures, les sources, l'étymologie, la prononciation, etc... G. R. WIELAND n'a pas de peine à montrer quelles étaient les intentions du glossateur : développer le vocabulaire, entraîner à l'expression, sans oublier une certaine recherche de l'orthodoxie (p. 44). Un des nombreux mérites de cet ouvrage est de nous introduire, grâce aux gloses, dans le milieu universitaire du XI[e] siècle : on se représente clairement le maître, disposant seul du livre annoté, et ses élèves copiant sous sa dictée sur leurs tablettes de cire, avant d'apprendre par cœur texte et commentaire. Une catégorie de gloses souvent négligée est ici mise en lumière : les « *q. glosses* ». G. R. WIELAND estime à juste titre qu'il est peu utile d'établir exactement le sens de *q.* (*-que* ? impossible ; *quare* ? difficile, etc...). Elles signalent simplement les termes sur lesquels le maître se propose d'interroger ses auditeurs. Ce *q.* représente en somme — c'est nous qui l'ajoutons — le symbole le plus abstrait du KW-interrogatif. G. R. WIELAND ne manque pas de signaler le peu de constance dans l'usage des gloses : tel passage en fourmille, d'autres en sont relativement démunis. Ne faut-il pas voir dans ce fait une autre preuve de la finalité pédagogique des gloses ? D'un texte au programme, le professeur n'expliquera en détail qu'un certain nombre de passages ; il y aura multiplié (on le voit !) les coups de crayon marginaux ; ailleurs les pages restent à peu près vierges. Pour conclure trop vite ce compte rendu, répétons que le livre de G. R. WIELAND prend place parmi les meilleurs instruments d'étude de la critique verbale, de l'histoire des textes et de la civilisation qui les utilise.

Guy SERBAT.

Maria Luisa DELVIGO, *Testo virgiliano e tradizione indiretta. Le varianti probiane* (Biblioteca di Materiali e discussioni per l'analisi dei testi classici, 5) : Giardini Pisa, 1987, 106 pages.

L'auteur étudie dix leçons et leurs variantes, neuf dans l'*Énéide*, une dans les *Géorgiques*. Ce choix est fondé sur la mention du nom de Probus *ad locum* dans les Commentaires de Virgile, c'est-à-dire dans la tradition indirecte du texte. L'introduction est conçue comme une présentation des problèmes posés par la méthode critique de Valerius Probus (méthode connue notamment par la notice de Suétone dans son *De Grammaticis et Rhetoribus* : *emendare et distinguere et adnotare curauit*), et des vicissitudes de son prestige à l'époque moderne. Ainsi l'auteur passe en revue divers travaux, ceux de PASQUALI, de GRISART, de SCIVOLETTO, et d'autres encore qui ont sévèrement jugé le philologue latin comme falsificateur de texte et maniaque de l'archaïsme. Mais leur tort n'est-il pas d'être partis d'un préjugé défavorable pour tenter d'aboutir à une interprétation globale de ces variantes au lieu de les étudier au cas par cas dans leur contexte propre ? Ainsi s'explique ce choix de leçons — sans doute volontairement restreint — où l'auteur mène son enquête sur plusieurs domaines à la fois, grammatical, sémantique, lexicologique et littéraire, sans négliger, bien sûr, l'autorité des manuscrits en regard des interprétations de scoliastes.

Chacune de ces variantes fait l'objet d'une discussion très fournie où les lectures proposées sont examinées de près, et pas seulement celles de Probus ; il arrive donc que ces dernières, à la lumière d'éléments critiques divers, trouvent une justification. Voici quelle est la liste des cas étudiés : *Géorgiques* 1, 277 : *Horcus / Orchus* (Probus) / *Orcus* – *Énéide* 1, 44 : *pectore / tempore* (Probus) – 1, 441 : *umbrae* (Probus) / *umbra* – 7, 543 : *conuersa / conuexa* (Probus) – 7, 773 : *Phoebigenam* (Probus) / *Poenigenam* – 8, 406 : *infusus / infusum* (Probus) – 10, 303 : *uadis /*

uadi (Probus) – 10, 539 : *armis / albis* (Probus) – 11, 830 : *relinquunt / relinquens / relinquit* (Probus) – 12, 605 : *floros* (Probus) / *flauos*.

Cette étude philologique très sûre, très documentée, ne se propose pas d'écarter systématiquement une variante au profit d'une autre et encore moins celle qui fut défendue par Probus. L'auteur fait preuve d'un jugement très équilibré, d'un goût souvent très sûr pour justifier sa préférence comme c'est le cas pour *infusus*, *uadi*, *armis*, *relinquunt*, ou pour expliquer la démarche de Probus (*tempore* par ressemblance avec un autre passage du poème).

On regrette tout de même que l'auteur n'aille pas vraiment au bout de son enquête et laisse le lecteur incertain sur les conclusions qu'il conviendrait d'en tirer. Le livre s'achève sur le commentaire du dernier texte sans qu'aucun effort de synthèse soit tenté pour réunir tant d'observations si diverses dans un jugement global. Il eût été bon aussi d'indiquer les raisons du choix de ces dix textes, pourquoi cet éventail restreint suffisait à nous donner une idée un peu précise des méthodes de Probus. Cependant, sous sa forme actuelle (nous ignorons si une suite est prévue), cette étude intéressante menée avec un grand souci d'honnêteté enrichit dignement la liste de nos commentaires virgiliens.

R. LESUEUR.

CATVLLO, *Guarnerianus 56, Escorialensis ç IV 22*, a cura di Alfredo GHISELLI : Bologna, Pátron Editore, 1987, 262 pages, in-4°, dont 100 planches photographiques des manuscrits étudiés et comparés.

A en croire l'*Introduzione*, § 0-2 (p. 10) de cet ouvrage, il subsisterait environ 80 *codices recentiores* de Catulle, presque tous des *Itali* du XV^e^ siècle. C'est une évaluation numérique trop modeste ! Dans son excellente édition critique de 1978 (The University of North Carolina Press), D. F. S. THOMSON ne dénombre, au total, pas moins de 129 manuscrits complets de Catulle : *Table of Manuscripts*, p. 44-60. Or, on le sait, les *codices* les plus anciens et les plus fiables qui servent de base à toute édition moderne de Catulle, sont tout au plus une demi-douzaine. Il existerait, par conséquent, non point « environ 80 », mais bien, en réalité, plus de 120 *codices recentiores* de notre poète. Doivent-ils, tous, être considérés comme *deteriores* ?

Assurément, pour être capable de répondre avec certitude à une telle question, il serait nécessaire de s'être attelé au préalable à la tâche écrasante de collationner cette masse énorme de *codices*, voire d'en publier le plus grand nombre possible. Six d'entre eux seulement (en y comprenant les deux dont il est question dans le livre d'Alfredo GHISELLI) ont fait l'objet, depuis le milieu de notre siècle, d'une édition, complète ou partielle : le *Bononiensis* 2621, édité en 1950, à Bologne par G.-B. PIGHI ; l'*Oliverianus siue Pisaurensis* 1167, édité partiellement à Pesaro en 1953 par M. ZICÀRI ; le *Brixianus* A VII 7, édité par CREMONA en 1954 à Bologne ; le *Bononiensis* 2744, édité à Bologne également, en 1963, par CODRIGNANI. Or, en toute objectivité, le profit de ces travaux codicologiques et paléographiques n'a guère, jusqu'ici, été appréciable : notre connaissance du texte, si souvent controversé, du *Catulli Veronensis Liber* n'en a point retiré un bénéfice positif.

Le seul intérêt de l'ouvrage ici analysé est de prolonger et mettre au point les très méritoires études qu'avait conduites, aux alentours de 1950, le regretté Marcello ZICÀRI, dont nous avons eu nous-même l'occasion de faire, dans *Latomus*, le plus vif éloge lorsqu'en 1976 ses collègues et amis de l'Université d'Urbino rassemblèrent en un volume ses principaux écrits : M. ZICÀRI, *Scritti Catulliani* a cura di Piergiorgio PARRONI, Urbino, 1978 ; cf. surtout p. 79-122 les trois écrits codicologiques les plus importants de Marcello ZICÀRI.

Alfredo GHISELLI passe au crible de la plus sévère et exigeante critique toute l'argumentation de son prédécesseur, selon lequel, ni directement ni indirectement, le *codex Escorialensis* ne peut dériver du *Guarnerianus*. Reconnaissant qu'il ne peut assurément s'agir d'une filiation *directe*, A. GHISELLI s'efforce de réfuter cependant, un à un, les arguments de M. ZICÀRI, non sans relever chez celui-ci de fâcheuses erreurs matérielles dans la lecture et les citations de détail des deux *codices*.

La confrontation très serrée à laquelle s'est livré Alfredo GHISELLI des textes catulliens, tels qu'ils nous sont transmis par les deux manuscrits, permet d'étayer solidement son hypothèse selon laquelle l'*Escorialensis* dérive du *Guarnerianus* par l'intermédiaire d'une ou de plusieurs copies successives, elles-mêmes plus ou moins interpolées avec des *codices* appartenant à une autre famille.

Encore une fois, des travaux très consciencieux de ce genre ne sont, certes, pas inutiles pour prendre nettement conscience de l'enchevêtrement des filiations codicologiques qui caractérise les *recentiores*, lesquels reproduisent à qui mieux mieux, en se copiant les uns les autres, les bévues qui parsèment tous ces *deteriores* et ne permettent aucunement d'y voir plus clair dans ce que le poète antique a pu réellement écrire. Pour les critiques et les éditeurs modernes de Catulle, nous demeurons persuadé qu'une histoire attentive de l'émendation du texte depuis la Renaissance jusqu'à nos jours est appelée à rendre de plus grands services qu'une plongée dans cette forêt de *recentiores* si imparfaits. Cela ne veut pas dire qu'à nos yeux il faille avoir la « superstition de $V = G + O$ » : les meilleurs éditeurs modernes, MYNORS, H. BARDON, F. DELLA CORTE, D. F. S. THOMSON, W. EISENHUT, pour ne citer que ceux-là, ont pris soin, afin d'établir leur texte le plus scientifiquement possible, de ne pas s'appuyer exclusivement sur le *Sangermanensis* et l'*Oxoniensis*. Un simple coup d'œil sur la table des *Sigla codicum*, p. XXVIII de la dernière édition critique en date (1983), celle de Werner EISENHUT, chez Teubner, est éloquent à cet égard : on y voit s'ajouter à *O*, *G*, *V* (et, bien entendu, au *Thuaneus* pour le *c.* 62) cinq à six autres manuscrits anciens et estimables du XIV^e^ siècle ; et l'auteur ajoute encore huit *sigla* pour les conjectures qu'il a cru pouvoir tirer des *recentiores*, mais sans éprouver le besoin, dans ce Tableau, d'indiquer les noms précis de ces *codices recentiores*, tant, on peut en être sûr, ils se sont recopiés et reproduits les uns les autres avec une belle émulation !

Jean GRANAROLO.

Birger MUNK OLSEN, *L'étude des auteurs classiques latins aux XI^e^ et XII^e^ siècles, tome III, 1^re^ partie, Les classiques dans les bibliothèques médiévales* : Paris, Éditions du C. N. R. S., 1987, 379 pages.

Ce tome comprend deux parties : 1) Les classiques dans les bibliothèques médiévales ; 2) Des bibliothèques médiévales aux bibliothèques modernes. Cinq chapitres dans la première partie : les sources, bibliographie générale et régionale, les bibliothèques de personnes morales, les bibliothèques indéterminées, les bibliothèques de personnes physiques ; trois dans la seconde partie : les manuscrits classiques détruits ou disparus, les manuscrits classiques dans les bibliothèques privées, bibliographie des travaux utilisés relatifs aux bibliothèques modernes.

Nous ne saurions trop insister sur l'intérêt de la dizaine de pages (concernant les « sources ») qui constituent le chapitre I, car elles rendent bien compte de la difficulté du travail entrepris par B. M. OLSEN. Les inventaires, y lit-on, ne sont que rarement complets (description d'un seul fonds, alors qu'il y en avait plusieurs ; mutilations diverses, livres prêtés au dehors, etc.) ; les livres liturgiques sont, presque toujours, les plus nombreux ; les livres « scolaires » parfois totalement absents. Les bibliothèques privées semblent avoir abondé (144), mais nous ne les

connaissons guère que par les dons et legs. Le fait que plusieurs listes d'inventaires soient placées au milieu ou dans les marges d'un manuscrit ne facilite pas la recherche ; la plupart sont cependant transcrites au début et surtout à la fin d'un manuscrit (parfois sur des feuillets isolés et autonomes). Leurs datation et localisation sont malaisées lorsqu'elles ne sont pas précisées ; leur attribution souvent fragile.

Nous avons déjà dit, dans nos comptes rendus des deux premiers tomes, dans cette même revue, tout le bien que nous pensions de ces ouvrages et souligné le profit qu'en tireront les chercheurs, et notamment les latinistes qui ont entrepris des travaux d'édition. On attend impatiemment les « tables » annoncées (qui figureront dans le tome III, 2), indispensables pour connaître le contenu et la localisation des manuscrits ici énumérés.

La présentation matérielle est parfaite.

P. JAL.

Maria CHIABÒ avec la collaboration de Silvia VARGAS ALQUICIRA, *Catálogo de los documentos latinos del fondo Jesuítico del Archivo general de la Nación de la ciudad de México*, Universidad nacional autónoma de México : México, 1987.

Le fonds jésuite aux Archives nationales de Mexico contient 471 documents en latin, la plupart manuscrits, datant presque tous du XVII[e] et surtout du XVIII[e] siècles (un du XV[e], huit du XVI[e], un du XIX[e]) ; en voici le catalogue détaillé. Les deux cinquièmes sont des vœux de pauvreté, chasteté et obéissance. Autre grande masse : les *brefs* pontificaux accordant des indulgences à ceux qui fréquentent telle ou telle église, mais aussi *à ceux qui libèrent les esclaves* (n° 64 de 1671). On notera l'envoi à Rome de nouvelles de la Province mexicaine, ses collèges, ses missions, ou de renseignements sur tel ou tel. Il y a des ouvrages de théologie ou de philosophie. D'Italie arrivent des témoignages sur l'authenticité de reliques destinées au Nouveau Monde ; un témoignage de 1627 sur le Saint Suaire de Turin ; les Actes de la Congrégation générale de la Sainte Inquisition (n° 45 de 1660) ; un édit de l'Inquisiteur général d'Espagne condamnant les maux engendrés par la rivalité entre ordres religieux (n° 106 de 1688). Ce catalogue très bien fait, que suivent plusieurs *Index*, sera utile aux historiens du Nouveau Monde ou de la Société de Jésus. Il faut en remercier les deux auteurs, l'une de la Sapienza à Rome, l'autre de l'Université de Mexico.

Jacques CHOMARAT.

S. BOLDRINI, *Fedro e Perotti. Ricerche di storia della tradizione* (Scienze umane, serie di linguistica letteratura arte XI) : Università degli studi di Urbino, Edizioni Quattro Venti, 1988, 164 pages et 20 planches.

Depuis sa publication par C. IANNELLI en 1809, l'*Appendix Perottina* des fables de Phèdre (= les « fables nouvelles ») n'a pas reçu une attention suffisante de la part des critiques : S. BOLDRINI veut combler cette lacune en tentant de retracer l'histoire de ces « fables nouvelles ».

L'histoire des manuscrits de Phèdre est rocambolesque : un destin hostile semble s'acharner sur eux ! Après avoir rapidement évoqué les tribulations du manuscrit utilisé par P. PITHOU pour l'*editio princeps* de 1596, la destruction du manuscrit de Reims et la disparition de l'exemplaire imprimé en 1743 sur lequel J.-C. VINCENT avait collationné les variantes de ce manuscrit, l'aller-retour entre l'Italie et la France de la *Vetus Danielis Chartula*, S. BOLDRINI retrace l'histoire de l'*Épitome* dans lequel l'humaniste italien Niccolò PEROTTI avait rassemblé pour son neveu

(après 1474 ?) des fables de Phèdre (dont 32 inédites = *Appendix Perottina*) et d'Avianus mêlées à certains de ses propres poèmes.

Le manuscrit autographe de cet *Épitome* se trouve actuellement à Naples (IV F 58 = *N*), où il fut redécouvert par ANDRÈS et publié par IANNELLI en 1809 ; il avait été collationné par Jacques-Philippe d'ORVILLE en 1727, à Parme, dans la bibliothèque Farnèse. Déjà en 1727, il était gâté par l'humidité, et ce processus de dégradation s'est poursuivi. En 1831, A. MAI publiait un autre manuscrit de l'*Épitome* conservé dans le fonds urbinate de la Vaticane : Vrb. lat. 368 (= *V*), copié par Federico VETERANI, bibliothécaire d'Urbino. A la différence de *N*, *V* est parfaitement lisible, mais contient de nombreuses fautes dues à la négligence de F. VETERANI. Quel est le rapport entre *N* et *V* ? Comment *N* a-t-il abouti dans la bibliothèque Farnèse ? Comment PEROTTI a-t-il utilisé et transcrit le manuscrit de Phèdre qu'il a eu la chance insigne de lire ? A ces questions d'importance, S. BOLDRINI apporte des réponses nouvelles, solidement argumentées : 1) PEROTTI aurait recopié les fables de Phèdre et d'Avianus sur des feuilles volantes. S'il manque des fables dans l'*Épitome*, c'est parce que PEROTTI aurait perdu certaines de ces feuilles. Espérant pouvoir les retrouver, il a laissé des feuilles blanches après l'*index* et à la fin de son manuscrit autographe pour pouvoir en transcrire le contenu. En conséquence, il est impossible de réinsérer les « fables nouvelles » à leur place originelle. Toutefois, de la manière dont PEROTTI introduit les « fables anciennes » dans l'*Épitome*, on peut induire que les fables IV, 23 et *app.* 3 d'une part, *app.* 24-25 et II, 6 d'autre part, sont contiguës et devaient être transcrites sur la même feuille volante — mais dans quel ordre (PEROTTI a-t-il copié le *recto* avant le *verso*)? Le plus souvent, PEROTTI supprime les morales de Phèdre ou d'Avianus, mais il les utilise parfois pour en faire un titre en prose. Dans le cas d'Avianus, le manuscrit utilisé par PEROTTI ne semble avoir contenu que les morales attestées dans les plus anciens manuscrits. 2) *N* a dû être confié par PEROTTI lui-même à son ami Federico d'URBINO quand ce dernier est venu le visiter peu avant sa mort. *N* serait à identifier avec le manuscrit *satis ornatus* qui se trouvait encore dans la *seconde* bibliothèque d'URBINO peu après la mort de Federico et qui, d'après l'examen des inventaires, en serait sorti entre 1490 et 1616. Comme *N* figure dans l'inventaire romain de la bibliothèque Farnèse en 1567, S. BOLDRINI suppose que c'est Vittoria FARNÈSE, sœur du cardinal Alexandre et épouse de Guidubaldo II d'URBINO, qui l'aurait fait sortir de la seconde bibliothèque. C'est à Rome, au palais Farnèse, que *N* aurait été irrémédiablement gâté par des infiltrations d'eau. 3) *V* serait une copie *directe* de *N* (j'ai eu l'occasion d'examiner le texte de certaines épigrammes de PEROTTI contenues dans l'*Épitome* — voir *R. P. L.* 9, 1986, p. 69-87 et 10, 1987, p. 51-67 : mon impression concorde avec cette conclusion). Mgr P. A. TIOLI avait déjà redécouvert *V* au XVIII[e] siècle, avant A. MAI, et en avait transcrit une bonne partie (ms. de Bologne, bibl. univ. 2948). Des deux collations de *N* faites à une époque où ce manuscrit était moins gâté qu'aujourd'hui, la seconde, celle de IANNELLI, est dans l'ensemble plus fiable que celle de d'ORVILLE, bien qu'elle lui soit postérieure de quelque 80 ans. 4) A côté de *N* et *V*, le *Cornu copiae* du même PEROTTI est un témoin intéressant pour la fable III, 17 et surtout *app.* 4.

S. BOLDRINI apporte donc beaucoup de neuf sur la branche de la tradition manuscrite attestée par PEROTTI, et il donne en outre un excellent apparat critique des 32 « fables nouvelles ». Peut-être aurait-il pu y indiquer le nombre de lettres illisibles de *N* marquées par IANNELLI. Page 103 (*app.* 10, 20), la leçon de *V* a été oubliée : *et uoce* (= d'Orv. et conj. IANN.). Page 113 (*app.* 29, 8), écrire *iocunda est*. A la note 34 de la page 100 (*app.* 7, 12) sur *imo* corrigé en *immo* par *V*, j'ajouterais que l'orthographe *imo* (pour *immo*) se rencontre couramment dans le *manuscrit* du *Cornu copiae* de PEROTTI.

Cette excellente étude, accompagnée d'une riche bibliographie (p. 18, M. MORICI, *Nozze*, lire « 1896 »), devrait être complétée par une enquête sur le manuscrit de PITHOU et peut-être quelque découverte sur la collation du manuscrit de Reims. Il resterait alors à S. BOLDRINI, avant de donner une nouvelle édition, à tenter de reconstruire l'histoire générale de la transmission du texte de Phèdre. Sur ce point, il ne me semble pas que les conclusions de BOLDRINI soient incompatibles avec la thèse de P. GATTI.

La seconde partie est consacrée à deux points de la biographie de PEROTTI : 1) un passage du *Cornu copiae* permet d'établir définitivement que PEROTTI est bien né à Sassoferrato et non à Fano. 2) Une lettre écrite par PEROTTI *in Trapezunta* a intrigué les critiques. S. BOLDRINI propose une hypothèse hardie, mais séduisante : la « Trébisonde » de PEROTTI ne serait autre que sa propriété de l'*Isola Centipera*, sise au lieu-dit *Trapozzo* ou *Tripozzo*. On saura gré à S. BOLDRINI d'avoir, par cette seconde partie, attiré l'attention sur un humaniste italien trop peu connu, du moins en France : PEROTTI est important non seulement pour l'histoire du texte de Phèdre, mais encore dans l'histoire de la grammaire, de la lexicographie et de la culture (voir mon article au tome 65 de la *R. É. L.*).

Jean-Louis CHARLET.

Éditions de textes. Collections.

Universités de France.

TITE-LIVE, *Histoire romaine*, tome VIII, livre VIII, texte établi, traduit et commenté par Raymond BLOCH et Charles GUITTARD (collection des Universités de France) : Paris, 1987, CXXX-139 pages dont 91 doubles, 8 planches et deux cartes hors-texte.

Avec ce volume, les Belles-Lettres franchissent (enfin !) le cap de la moitié des livres conservés. Bien que celui-ci soit l'un des plus brefs de l'œuvre, il mérite par sa complexité le copieux commentaire dont il est accompagné dans la présente édition, et pour lequel les compétences en archéologie et en histoire des religions des deux éditeurs ont permis d'utiliser des données très récentes dans ces deux domaines.

L'Introduction commence par reconnaître la pluralité des sources : annalistiques (le rôle de Pictor et d'Antias dans la relation des faits concernant les Fabii et les Valerii est peut-être surévalué, p. X-XI), mais aussi techniques : la célèbre description de l'armée manipulaire procède, malgré les apparences, de Polybe (p. XIII), de Caton, peut-être de Varron ; pour Q. Aelius Tubero et L. Cincius, la critique est réduite à des conjectures ; une source grecque autre que Polybe est inévitable (p. XX), mais il est peut-être imprudent de l'identifier à Timée. Suit un bref point d'actualité sur le Samnium, où les apports récents de l'archéologie ne se limitent pas à l'étude du guerrier de Capestrano (p. XXI-XXIV ; voir aussi LXXXII-LXXXVII). La chronologie des événements du livre VIII est extrêmement confuse : pour l'époque charnière où Rome dispute leur territoire aux Samnites et assied son autorité sur le Latium, l'annalistique a multiplié les doublets et s'est en particulier embrouillée entre trois guerres samnites dont la première est assurément fictive, inventée par Pictor ou par Antias ; la confrontation d'une chronologie grecque, avec l'expédition d'Alexandre le Molosse, ne simplifie pas les choses, car apparemment Tite-Live n'est pas encore habitué, quand il rédige ce livre autour de 25, à manier les années olympiques. Contrairement à Marta SORDI, qui avait fondé un système compliqué et dans l'ensemble trop haut sur la base des événements diplomatiques, les éditeurs arrivent à un affinement chronologique, limité par les habitudes litté-